

LA FAMILLE, LIEU DE HANDICAP

« *Ma mère, ma mère, où êtes-vous? Chaque femme devint TOI, Maman, Maman.* »¹

Niki de St Phalle

Il est nécessaire il me semble, d'avoir un temps d'acceptation du handicap du côté des parents afin que l'enfant puisse accepter lui-même son handicap. En effet, les parents doivent élaborer la venue d'un enfant pas-comme-les-autres, un enfant autre, qu'ils avaient espéré autrement. Il est possible de rapprocher cela de la notion de Beau évoqué par Freud ; lorsqu'il y a annonce d'une grossesse, les parents construisent une sorte de notion de Beau autour de cet enfant attendu, quand ils se retrouvent face au handicap, ils doivent en quelque sorte engager un processus de deuil et admettre que ce Beau n'était que passager, le temps de la grossesse, « La représentation que ce Beau est passager donnait à ces deux êtres sensibles un avant-goût du deuil de sa disparition. »² Je n'annonce pas que le désavantage handicap est à ranger à l'opposé du Beau mais que les parents ont dû se construire une image quasiment parfaite de l'enfant car il est le *leur* et qu'il ne peut être autrement. Cette image du Beau chute lors de l'annonce du handicap, un travail autour de cette chute et du deuil doit en effet être engagé pour que les parents puissent transmettre à l'enfant l'acceptation de son handicap. Il ne s'agit pas d'une problématique personnelle mais bien collective portée par la famille. Je pense que le travail se fait en amont auprès des parents car un enfant handicapé leur renvoie forcément une image défailante d'eux-mêmes, une culpabilité et/ou peut-être même une honte.

Ainsi, le Beau qui chute entraîne parfois un beau chut. Il arrive que certains parents fassent un déni du handicap de leur enfant, afin de ne pas voir la résultante d'une grossesse qui renvoie directement un sentiment de culpabilité du parent. Cette culpabilité est soutenue par l'angoisse que le handicap génère car c'est un pur débordement par le Réel. Pour tenter de comprendre ce qu'est ce « débordement du Réel », je l'illustrerai par un exemple : la mère d'une enfant, Cybèle, que je suivais à l'époque m'a interpellée lors de notre première rencontre. Elle avait apparemment fait du chemin depuis l'entrée de sa fille dans l'institut mais ce jour-là, elle m'amenait sa difficulté à accepter la pathologie de sa fille et ce de manière brutale. Cette

¹ Lettre de Niki de St Phalle, adressée à sa mère, www.deslettres.fr

² Freud S. (1915), *Ephémère destinée, Résultats, idées, problèmes*, tome I, trad. Fr., Paris, P.U.F., 1984, p. 233-236

mère face à un Réel violent, en rejetant le handicap de sa fille, ne rejetait-elle pas par la même occasion, sa fille, en tant que sujet ?

Cela me permet de faire le pont entre le handicap et l'adolescence, la mère et la fille ne sont pas seulement confrontées au handicap mais également à l'adolescence. En effet, c'est à ce moment de la vie d'une jeune fille que se rejoue l'alliance originaire entre mère et fille³. Même si la mère de Cybèle renie le handicap et cloisonne sa fille dans une demande incessante « *Dis-moi que je suis belle et reconnais-moi comme ta semblable* », elles restent toutes deux attachées l'une à l'autre. En effet, comme premier contact relationnel, Cybèle interpelle l'autre et notamment la femme par un « *T'es belle* », dessinant sûrement son désir sous-jacent d'être reconnue comme telle par sa mère. Cette violence dans les mots de sa mère et le désir de Cybèle semblent être la manifestation du ravage entre elles deux ; s'est ainsi établi un « lien marqué autant par la haine et le conflit que par un amour pathétique et/ou dramatisé. »⁴ Dans cette question du ravage, il semblerait que la mère soit omniprésente et persiste dans la pensée de la fille, il y aurait une sorte d'emprise intérieure. Cette manifestation de la haine dans le discours de la mère ne cacherait-elle pas en réalité ce besoin d'amour envers sa fille qui semble lui avoir été enlevé par le handicap ?

Elle note en effet des difficultés de par sa pathologie mais sait surprendre par sa capacité d'adaptation à de nouvelles situations. Je pense que c'est une force chez elle de pouvoir renverser cette idée de *beau chut* que j'amène dans cet article. Je me souviens d'une rencontre où il avait été souligné de nombreuses qualités et cette adolescente s'était montrée sous un autre versant. Cela pourrait résonner avec les propos de Niki de St Phalle, au sujet de sa mère, « Je prouverais que ma mère avait TORT ! Je passerais ma vie à prouver que j'avais le DROIT D'EXISTER. Un jour ma mère serait fière de moi devenue riche et célèbre. Le plus important pour moi était de prouver que j'étais capable d'aller au bout de mes projets. »⁵ Cybèle montrerait ainsi une volonté de défier sa mère et de lui prouver qu'elle aussi, est capable de réussir. À ce moment-là, sa mère montrait un air surpris et je pense que c'est là que le travail avec les familles commence. Une confrontation possible entre parents et enfants grâce à un tiers en la personne du psychologue peut amorcer selon moi, un travail thérapeutique à tous les niveaux. Les parents

³ Référence au contrat originaire amené par Catherine Ternynck dans *L'épreuve du féminin à l'adolescence, Clinique du masochisme pubertaire*, Chapitre 3 – Le processus de féminisation, 1. Le trajet de féminisation – Édition Dunod, Paris, 2000 – p. 127

⁴ Vankerkhoven C., Exposé présenté dans le cadre de la matinée Intercartel de l'AFCLW du 11 Novembre 2006

⁵ Lettre de Niki de st Phalle, adressée à Pontus, son correspondant imaginaire, www.deslettres.fr

sont autant mis au travail que l'enfant, concernant leur problématique personnelle, ils avancent à la fois ensemble et chacun de leur côté, à leur rythme. Ces interventions des parents montrent ainsi à l'enfant qu'il n'est pas le seul à être mis au travail et cela souligne l'investissement des parents, cela s'avère très encourageant au final, même si certains parents montrent beaucoup plus de résistance et de défense. Ce qui compte, c'est de voir que l'enfant est investi par ses parents et l'équipe encadrante et qu'il les investit en retour.